

XYZ. La revue de la nouvelle

Jimmy dort

Jean Pierre Girard



Numéro 126, été 2016

Nouvelle d'une plage : à l'écart du tourisme de masse

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81877ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Girard, J. (2016). Jimmy dort. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (126), 32–34.

Jimmy dort

Jean Pierre Girard

Nous marchions sur une plage
Un peu comme celle-ci
C'était un automne où il faisait beau
Dabada...

JOE DASSIN

LA DERNIÈRE FOIS que Jeanne avait trompé son mari remontait pourtant à plusieurs mois. Ce désir, certains parlent de pulsions, certains d'abandon, certains de tristesse infinie, cette idée en somme d'assouvir ou de calmer quelque chose avec un autre n'avait plus visité Jeanne depuis presque une année. Chaque fois, auparavant, elle s'était confiée ensuite à Jim, son mari, elle s'était ouverte, confessée peut-être, en tout cas elle avait tout révélé, et chaque fois, grosso modo, ça s'était bien passé avec Jim, Jimmy, Jean-Marie, J'M, cet homme et tous les noms ou surnoms qu'il avait toujours accepté qu'elle lui donne — avec tellement de bonté d'ailleurs ; elle lui en est et lui en sera toujours reconnaissante, de cette bonté, cette espèce de grandeur, cette noblesse.

Pourquoi le charger de tant de prénoms, de tous ces avatars ? Elle ne le sait pas. Elle a toujours voulu renommer les choses, depuis son enfance, rebaptiser ceci et cela, elle le faisait avec des amies, des fleurs, des chats, ça lui est toujours apparu plus franc. Elle ne lit plus les journaux, même si elle a beaucoup d'ami-e-s journalistes, justement, et elle sait que ses ami-e-s font un boulot extraordinaire, qu'ils veulent traduire la vérité, les faits, rendre compte de la vie. Mais elle sait aussi que ses ami-e-s se mentent un peu, ou plutôt non, qu'ils se racontent des histoires, les uns aux autres, voilà, et cela sans aucune malice, elle sait que c'est une sorte de théâtre, et que ça n'a aucune importance, car ainsi ils peuvent respirer et vivre, alors ça va, tout est bien. Elle se souvient de leur dernier thé, il n'y avait par hasard que des filles, et

elle ne lisait plus leurs articles depuis longtemps, mais elle les avait laissées se commenter elles-mêmes entre elles, au moment du thé, si bien qu'avec un minimum d'attention à ce qu'elles racontaient, quand est arrivé le moment des biscuits, elle a pu poser une question à peu près appropriée en ce qui touche les sujets de tous ces articles qu'elle n'avait pas lus, et ses amies lui ont répondu, enchantées de la pertinence de sa réflexion. Elle les aime beaucoup.

Ce matin Jim est encore au lit, il travaille trop, il le sait, il est de ces hommes indéfinissables qui ne comprennent pas vraiment leur monde, qui croient, et il est épuisé. Elle a fait le café, juste pour elle, une tasse, elle a mis le pantalon et la chemise bleue de Jimmy à la lessive, et elle a utilisé ce presse-fruits ancien et silencieux pour les oranges, plutôt que l'extracteur à jus qui réveillait les voisins avant que Jim et elle n'achètent cette maison à la campagne, où elle se trouve si bien d'ailleurs, il y a des plantes et des fougères à la frontière du potager, de la fenêtre de la cuisine elle voit poindre les premières tomates cerises et cette vision la remplit d'aise et d'une certaine joie.

Elle dépose en silence, sur la table de chevet, un cabaret bien garni, croissant, confitures, un peu de fromage, mais pas le café, le café de Jim, elle le fera uniquement au réveil de J'M, parce qu'il l'aime odorant et bouillant.

Elle ressort de la chambre et s'affaire à ranger une ou deux revues, mais pas toutes, quelques assiettes et des coupes, mais pas toutes, elle ne change pas l'eau des fleurs mais ramasse deux ou trois des pétales tombés sur la table pendant la nuit. Elle ne déteste pas quand c'est parfait, ce n'est pas exactement comme ça qu'elle l'expliquerait si elle devait le faire, mais elle n'est plus aussi « folle » qu'avant, comme elle le dit parfois d'elle-même en riant, elle a saisi avec le temps que rien n'est vraiment juste, dans la perfection, aucune note n'est juste, rien n'est authentique dans la perfection, que l'ordre est une mascarade d'ailleurs, un mauvais film. Elle pleure un petit peu et pense à sa crème de jour, alors l'idée de prendre un bain matinal lui vient à l'esprit, donc elle se fait couler un

bain en fermant la porte pour ne pas éveiller Jimmy qui dort si bien.

Dans sa baignoire, à la toute fin, quand l'eau coule et qu'elle se fait les jambes, elle se rappelle à quel point elle lui a fait mal, toutes ces fois où elle lui a révélé son infidélité, et elle ne comprend pas que son honnêteté puisse causer tant de peine, elle commence à douter, dans son bain, de la nécessité d'être transparente, de dire toutes ces choses, de révéler, et surtout de la pertinence d'engendrer, par ses aveux, toute cette douleur finalement inutile. Elle se demande si l'eau qu'elle touche est *vraie*, et les italiques au mot *vraie* la font sourire.

L'eau s'écoule, ses petits poils de jambes disparaissent dans le trou de la baignoire, dans les égouts, ils se dispersent dans les rivières et les fleuves, atteignent assez rapidement la mer, voguent lentement dans l'océan et s'échouent un par un, elle en est certaine, sur une plage indonésienne fouettée par d'autres démons que les siens. Elle pense à une autre culture, une autre vie, à ce café bouillant qu'elle fera dans une seconde, au sortir de la baignoire, la maison sentira bon le café de Jean-Marie.

Elle aimerait que Jim vienne avec elle là-bas, en Indonésie, mais Jimmy dort.

C'était il y a un an,

Il y a un siècle

Il y a une éternité

JOE DASSIN